

## La littéralite comme processus de visibilité de l'autre et comme exemple d'anachronisme dans les textes traduits

Literality as a process of visibility of the other and as an example of anachronism in translated texts

**Marie Helene C. Torres**

Universidade Federal de Santa Catarina, Brésil

### RESUMO

O presente artigo parte da premissa de que os textos traduzidos são por natureza anacrônicos. A fim de contribuir com a discussão entre tradução e anacronismo, proponho analisar primeiro o funcionamento das traduções nas culturas, bem como apresentar uma breve conceituação dos Estudos Descritivos de Tradução, seguida de três conceitos fundamentais para meu raciocínio do anacronismo como crítica positiva, a saber, desterritorialização, naturalização e estranhamento/exotização. Finalmente, minhas considerações finais se concentram na literalidade como um processo de visibilidade do outro e como um exemplo de anacronismo em textos traduzidos.

### PALAVRAS-CHAVE

Tradução e literalidade. Estudos Descritivos da Tradução. Ecotradução. Anacronismo.

### RÉSUMÉ

Le présent article part de la prémisses les textes traduits sont anachroniques par essence. Afin d'apporter ma contribution à la discussion entre traduction et anachronisme, je propose d'analyser d'abord le fonctionnement des traductions dans les cultures, ainsi qu'une brève conceptualisation des Études Descriptives de la Traduction, puis trois concepts fondamentaux à mon raisonnement de l'anachronisme comme critique positive, soit la déterritorialisation, la naturalisation et l'étrangérisation/exotisation. Finalement, mes considérations finales se portent sur la littéralité en tant que processus de visibilité de l'autre et comme exemple d'anachronisme dans les textes traduits.

### MOTS-CLÉS

Traduction et littéralité. Études Descriptives de la Traduction. Ecotranslation. Anachronisme

#### Marie Helene C. Torres

Professeure des Universités,  
Programme de Master et Doctorat  
en Études de la Traduction (PGET/  
UFSC) Universidade Federal de Santa  
Catarina, Brésil et Chercheuse au  
CNPq.

Orcid : <https://orcid.org/0000-0001-9263-0162>

Lattes: <http://lattes.cnpq.br/1477390958277483>.

Recebido em:  
14/12/2022

Aceito em:  
14/03/2023

JAN / ABR 2023  
ISSN 2317-9945 (ON-LINE)  
ISSN 0103-6858  
P. 95-105

*L'anachronisme est la bête noire de l'historien, le péché capital contre la méthode dont*

*le nom seul suffit à constituer une accusation infamante, l'accusation -somme toute - de ne pas être un historien puisqu'on manie et temps et les temps de façon erronée.*

Nicole Loraux (« Eloge de l'anachronisme », 1993 : 23)

## 1. Introduction

Le présent article a trait à une partie de mes recherches à propos de l'histoire de la littérature brésilienne traduite, particulièrement l'internationalisation de la littérature brésilienne par le biais des traductions françaises. Afin d'apporter ma contribution à la discussion entre traduction et anachronisme, j'engage une réflexion épistémologique de la traduction avec quelques questionnements préliminaires comme quels sont/seraient les principaux concepts et théories de la traduction et de l'anachronisme, ainsi que les relations qui les unissent.

Je pars de ce fait de la prémisse suivante: est anachronique, un texte, un texte littéraire, déplacé par rapport à son époque vers ou dans une autre époque et pour un autre public que celui du texte de départ, antérieur à la traduction. L'on peut dire que l'anachronisme est un véritable défi pour les historiens qui travaillent avec des faits et des données historiques (je pense ici particulièrement aux historiens de la traduction), puisqu'il traite de question de chronologie temporelle, de périodes historiques.

Je peux aussi avancer que tous les textes écrits, les textes du passé, sont, d'une certaine manière, archaïques du fait de leur langue, principalement, un mot, une expression, ou un tour de phrase qui ne ferait plus partie de ce que l'on appelle « le bon langage », c'est-à-dire le langage contemporain.

Je peux, surtout, poser que les textes traduits sont anachroniques par essence, anachronique dans le sens positif du terme bien évidemment.

Je propose donc pour ce faire d'analyser d'abord le fonctionnement des traductions dans les cultures, ainsi qu'une brève conceptualisation des Études Descriptives de la Traduction, puis trois concepts fondamentaux à mon raisonnement de l'anachronisme comme critique positive, soit la déterritorialisation, la naturalisation et l'étrangérisation/exotisation. Finalement, mes considérations finales se porteront sur la littéralité en tant que processus de visibilité de l'autre et comme exemple d'anachronisme d'anachronisme dans les textes traduits.

## 2. Le tournant culturel<sup>1</sup>

Le rôle de la traduction serait celui de mesurer le degré de domination, la présence de traduction réduisant la domination, selon les préceptes de Pascale Casanova<sup>2</sup>. Le Brésil qui traduit beaucoup a donc le comportement d'une langue-culture indépendante. Fondamentalement, la traduction est une forme de résistance et je dirais même que la traduction est de plus en

---

1 Titre inspiré de l'expression 'cultural Turn' In: Susan Bassnett, André Lefevere, Translation, History and Culture, London, Pinters Publishers, 1998, p. 4-5.

2 Pascale Casanova, La langue mondiale : traduction et domination, Paris, Éditions du Seuil, 2017, chapitre "Exordium"

plus un fait et un acte politiques. En adoptant un positionnement athée, le Brésil démontre de ne plus croire au prestige de la langue mondiale (l'anglais). Une espèce de désobéissance, non pas civile, mais linguistique et, au fond, politique et idéologique.

Ainsi, par la traduction, l'écrivain dominé a l'intention d'accéder ou de se rapprocher du centre pour être légitimé. Cela reviendrait à dire que garder sa langue est une forme de résistance à la domination, contrairement à ce que l'on croit généralement. En fait, le maintien de sa langue est normalement perçu comme une manifestation de la diversité culturelle et humaine susceptible d'aller à l'encontre de l'hégémonie linguistique d'une langue dominante :

Le pays-culture qui utilise l'anglais à tous les niveaux de la société est un pays dominé. Le pays-culture qui n'utilise pas l'anglais ou l'utilise très peu est un pays-culture dominant. Je pense ici au Brésil, entre autres, qui ne s'est pas laissé dominer par quelque argument en vue d'une hypothétique internationalisation<sup>3</sup>.

Les œuvres traduites ont, certes, un rôle fondamental dans l'internationalisation des concepts de nation, de manière générale et répandent non seulement une certaine vision de l'autre (par exemple, la France répand une certaine vision du Brésil et le Brésil répand une certaine vision de la France), mais encore construisent et projettent, dans l'imaginaire mutuel, une identité nationale, souvent assez distincte de celle que les cultures se font d'elles-mêmes<sup>4</sup>. La traduction qui existe sous une forme ou une autre dans toutes les cultures est, certes, un acte de communication qui établit une relation interactive entre les cultures.

Il semble primordial, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, de considérer la traduction dans son milieu et de la percevoir en tant qu'écotraduction (Torres : 2021, 174), soit comme une étude de la relation entre l'homme et la nature dans la littérature traduite. L'écotraduction appréhende, selon moi, la traduction dans sa relation entre la nature et la littérature au sein de divers contextes culturels et examine dans quelle mesure la littérature au sens large (poésie, prose, chroniques, littérature de voyage, biographies, entretiens, écritures de soi -autobiographies, journaux intimes, correspondances, mémoires-) accorde une place essentielle à la nature et aux relations anthropiques vis-à-vis de l'environnement.

Il s'agit bien d'une traduction transculturelle qui s'intéresse au processus de traduction en fonction des questions socioculturelles et des systèmes culturels concernés. Le 'Transculturel' ou la 'transculturalité' s'appliquent à des identités culturelles plurielles et se situe au-delà des cultures, permettant non seulement la communication d'une culture à une autre mais aussi une tension au-delà de celles-ci. Le transculturel se forme donc à partir de l'hybridation des cultures impliquées dans un texte à traduire, par exemple, passant au-delà de ces cultures, les traversant, les

---

3 Marie-Hélène Catherine Torres, « A propos de la carte mondiale de la traduction : le décentrement vers le Brésil », In *Visions décentrées des Etudes Culturelles*, Silvia Amorim, Martine Bovo, Ilana Heineberg (Org.), Giorgio Pozzi Editore, Ravenna (Itália), 2019, p.173

4 Marie-Hélène Catherine Torres, *Variations sur l'étranger dans les lettres*, Arras, Artois Presses Université, 2004, p.43-4.

transgressant et les transformant par une certaine mixité du langage en une transculturalité traduite. Le transculturel est ainsi mouvant, flexible, s'adaptant à l'environnement de la société qui l'accueille.

L'interculturel et le transculturel font partie du même processus. Le premier est un dialogue entre les cultures et le second

permet d'exprimer les différences tout en les dépassant au sein d'une communauté partagée, transculturelle, où on construit ensemble, à partir de la reconnaissance de la différence<sup>5</sup>.

En effet, traduire pour échanger n'est bien qu'un versant de la traduction, la traduction n'est pas seulement un lieu ou un moyen d'échange, la traduction est aussi, et surtout, interculturalité, transculturalité, ouverture à l'autre et bien sûr reconnaissance d'une littérature par les autres littératures-cultures sur la scène internationale. Étudier les systèmes littéraires traduits, comme par exemple la littérature française traduite au Brésil, permet de faire des recherches approfondies sur la manière dont sont traduites les œuvres, sur la manière dont les traducteurs traduisent. Ce qui révélerait soit des traductions plutôt naturalisées (c'est-à-dire francisées ou brésilianisées) et perpétueraient la « tradition », soit des traductions plutôt étrangérisées ou exotisées qui, par l'importation de mots étrangers ou la création de néologismes, seraient alors innovatrices, sur la manifestation des spécificités étrangères, en l'occurrence françaises, dans les traductions brésiliennes, soit la couleur locale, le *genius loci*<sup>6</sup>, et sur d'éventuels conflits linguistiques et/ou culturels entre les systèmes littéraires français et brésilien. Cela dépend intrinsèquement des concepts et théories de la traduction qui ont évolué dans le temps et dans l'espace.

### 3. Les théories descriptives de la traduction

Les années 1970 ont marqué un tournant culturel, surtout en ce qui concerne les théories de la traduction. La théorie descriptive de la traduction révolutionnait pour la première fois ces conceptions étroitement normatives, mais aussi les relations entre pratique et théorie, la théorie ne devant pas ou plus être au service de la pratique. Cette approche descriptive permet donc de s'intéresser aux traductions telles qu'elles sont, en tant que partie de l'histoire culturelle, s'occupant d'aspects observables de la traduction. Celle-ci est donc non-prescriptive, empirique car elle concerne l'étude de traductions existantes et orientées vers la langue-culture cible, c'est-à-dire celle dans laquelle on traduit.

Ces conceptions se sont développées, à la fin des années 1970 à l'Université de Tel Aviv, sous la plume de Gideon Toury pour lequel « la traduction est une activité qui engage non seulement (et au moins) deux langues ou mieux deux traditions culturelles, soit deux systèmes de normes dif-

---

5 Marie Rose Moro, *Nos enfants demain, pour une société multiculturelle*, Paris, Odile Jacob, 2012, p.168

6 Marie-Hélène Catherine Torres, *Traduzir o Brasil literário: história e crítica*, Tubarão, Copiart, 2014. p.37.

férents<sup>7</sup> » et énoncent que le traducteur opère, dès le départ, un choix de base, c'est-à-dire qu'il suit une *norme initiale*<sup>8</sup> qui le place face à deux choix préalables possibles.

Si, d'une part, le traducteur s'assujettit au texte-source, l'original, sa traduction se pliera aux normes du texte-source et à partir de là également, aux normes de la langue et de la culture de ce même texte-source. Il s'agira donc, selon Toury, d'une traduction adéquate par rapport au texte-source. C'est ce qu'il nomme « source-oriented translation ».

D'autre part, si le traducteur se plie aux normes du système d'accueil, dans lequel le texte est traduit, sa traduction sera une traduction acceptable par rapport à la langue et à la culture du système d'accueil. C'est ce que Toury appelle « target-oriented translation ». Mais il ajoute que généralement, les décisions prises par les traducteurs se révèlent être une combinaison ou un compromis entre les deux alternatives possibles de choix initial. D'où le rôle central du traducteur.».

D'autre part, si le traducteur se plie aux normes du système d'accueil, dans lequel le texte est traduit, sa traduction sera une traduction acceptable par rapport à la langue et à la culture du système d'accueil. C'est ce que Toury appelle « target-oriented translation ». Mais il ajoute que généralement, les décisions prises par les traducteurs se révèlent être une combinaison ou un compromis entre les deux alternatives possibles de choix initial. D'où le rôle central du traducteur.

Suivant les pas des descriptivistes qui ont introduit le traducteur eu sein même des Études de la Traduction, je considère le traducteur qui va et vient de part et d'autre de la frontière qui sépare au moins deux cultures comme producteur et auteur transculturel. Pour comprendre la logique du texte traduit, il est nécessaire de revenir « au travail du traducteur et, de plus, au traducteur lui-même <sup>9</sup> », comme le dit Antoine Berman. Ainsi, lorsqu'il part à la recherche du traducteur, il pose clairement la question: qui est le traducteur? Cette question a un autre objet que celle adressée à un auteur (qui est l'auteur?), puisqu'il déclare que la vie du traducteur ne nous concerne pas, et a fortiori son état d'esprit. Ce qui compte, selon Berman, c'est de savoir si le traducteur est français ou étranger; s'il est seulement traducteur ou s'il exerce une autre profession; s'il est également auteur, s'il a produit des œuvres; de quelle(s) langue(s) il traduit; s'il est bilingue; quel(s) genre(s) d'œuvres il traduit; s'il a écrit sur sa pratique de la traduction; s'il a traduit avec d'autres traducteurs (traduction à quatre mains).

Anthony Pym a un point de vue complètement opposé à celui de Berman, car il considère les traducteurs comme des personnes de chair et de sang, des êtres humains, et non comme des figures de rhétorique qui ont produit une traduction<sup>10</sup>. Contrairement à Berman, Pym soutient que cer-

---

7 Gideon Toury, *In Search of a Theory of Translation*, Tel Aviv, Porter Institute, 1980, p.115. Il s'agit ici de ma traduction en français.

8 Gideon, Toury, *Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 2012, p.57.

9 Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Éditions Gallimard, 1995. p.73.

10 Anthony Pym, *Method in Translation History*. London/New York: Routledge, 2014, p.160.

tains détails de la vie privée des traducteurs peuvent être pertinents pour expliquer ce qui a été fait dans le domaine de la traduction. L'hypothèse de Pym concerne l'interculture, ce qui montre que la nationalité du traducteur importe peu, puisque, selon lui, le traducteur se situe à l'intersection des deux cultures, c'est-à-dire dans l'espace interculturel. A l'inverse de Berman, qui établit une séparation binaire entre les deux cultures, Pym affirme non seulement que les traducteurs n'appartiennent pas à une seule culture, mais qu'ils en sont l'intersection<sup>11</sup>. En tenant compte des critères de Pym sur l'interculture et du questionnement de Berman, on peut établir le profil des traducteurs d'une culture et d'une littérature traduites, en considérant aussi le discours implicite des paratextes (préface, notes de traducteur et autres introductions ou postface), ainsi que celui des métatextes (notes et glossaires) et celui d'autres textes écrits par les traducteurs. Tous ces documents représentent des sources d'information importantes et nous permettent d'analyser, tout au long du processus de traduction, les décisions et les stratégies de traduction prises par les traducteurs. Cela m'amène à considérer que le traducteur a, de fait, le pouvoir de révéler *l'autre*, *l'étranger* et ce, à tous les niveaux de la société. En établissant une relation interactive entre les cultures, le traducteur soit perpétue la « tradition », soit la transgresse en important des mots étrangers ou en créant des néologismes.

En d'autres termes, selon les stratégies de traduction que le traducteur adoptera, les normes existantes, c'est-à-dire l'assimilation de l'étranger, seront renforcées, soit il se passera une ouverture vers les innovations dans la langue et la culture. Selon le type de traduction, une certaine vision culturelle et littéraire d'un système donné sera transmise, plutôt que telle autre. Le pouvoir du traducteur est tel que l'on peut s'interroger sur son désir d'anthropophagie ou sur ses moyens d'annexer l'autre. Le traducteur serait-il un anthropophage ? La Théorie de l'Anthropophagie est une intéressante théorie brésilienne issue de la quête d'une identité nationale, la brésilianité. Elle fut lancée [la théorie de l'Anthropophagie] après la « Semana de arte moderna de 1922 » (11 au 18 février) à São Paulo, par un écrivain brésilien, Oswald de Andrade, qui publia par la suite son Manifeste Anthropophage en 1928, en réaction à la culture européenne importée au Brésil. En contre-réaction, d'ailleurs, il ne fut traduit en français qu'en 1982 par Jacques Thiériot, sous le titre d'*Anthropophagies*. Le mythe Tupi du rituel anthropophage fut utilisé comme métaphore culturelle du mouvement anthropophage, représentant ainsi le point culminant de la quête identitaire brésilienne.

A l'instar du « sauvage » qui dévore l'ennemi, – mais pas n'importe quel ennemi, un ennemi courageux et qui se distingue par ses qualités, notamment guerrières – l'absorbe et le digère pour n'incorporer que ses vertus, l'écrivain brésilien fait de même par le rituel de l'anthropophagie culturelle. Face à la culture de l'autre, l'écrivain brésilien aura donc le même comportement : dévorer la culture étrangère, l'absorber, la digérer, pour restaurer son propre patrimoine culturel. La dévoration proposée par les nouveaux Anthropophages devait répondre à certains critères pour que

seuls soient digérés les apports nécessaires pour que le dévoré ne fasse pas succomber le dévoreur par indigestion.

Afin d'introduire le concept de la déterritorialisation des textes traduits, il est important de partir de la prémisse que toute traduction est anthropophage. Tout traducteur procède à une *appropriation* du texte traduit, c'est-à-dire qu'il rend le texte source apte à être lu dans une autre culture, dans une autre langue, à une autre époque, en le traduisant. Cette mobilité, ce déplacement, permet sans conteste un accroissement du volume de la circulation des textes en général et des traductions en particulier et une diversification spatio-temporelle de celles-ci. Non que les littératures nationales et les modèles littéraires aient disparus, mais ils entrent en compétition avec d'autres traditions et modèles. Parler de mobilité de la littérature par le biais des traductions nous mène à parler de la déterritorialisation<sup>12</sup> de la littérature dans le sens où un texte traduit est un texte qui est coupé du milieu qui l'a vu naître et grandir – sous la forme du texte source – et qui est projeté vers une autre culture, plus précisément vers de nouveaux lecteurs pour lesquels le texte n'a pas été initialement conçu. Un texte, lorsqu'il est traduit, se déplace dans l'espace et dans le temps. Ce concept de transfert spatial, de déterritorialisation de la littérature traduite, est indispensable au concept d'appropriation puisque je pars de l'hypothèse qu'un texte étranger est déterritorialisé, déplacé dans le temps et dans l'espace, puis traduit par appropriation.

#### 4. Déterritorialisation, naturalisation et exotisation

La théorie anthropophage et le processus de traduction ont, à mon avis, la même démarche en ce qu'ils consistent à dévorer, incorporer, digérer, afin que les traducteurs puissent créer leur propre production. Le traducteur produit ainsi un autre texte – bien qu'ayant « la marque de l'identité » du texte source –, le texte traduit, transformé en énergie créatrice. Le traducteur est un auteur, auteur du texte traduit et chaque traduction est un acte anthropophage, et que, dans ce sens, chacun le sera :

- naturalisé, ou plus naturalisé; ce que j'appelle « anthropologie ethnocentrique » ;
- ou plus exotique, soit l' « anthropologie innovante » ;
- un compromis entre naturalisation et exotisme, l' « anthropologie interculturelle ».

Le texte traduit se présente ainsi comme un texte soit naturalisé, soit 'étrangériser', ce que j'appelle l'exotisation d'un texte littéraire, soit un mélange des deux. A partir de là, l'on peut voir plus clairement que les traducteurs ont aussi le pouvoir de naturaliser et/ou d'exotiser, une langue/culture, selon les termes empruntés au critique nord-américain, Lawrence Venuti<sup>13</sup>. En effet, lorsque dans un texte traduit, les personnages, les lieux, les institutions, les coutumes et traditions sont adaptés à la culture du lec-

---

12 L'expression est empruntée à Deleuze et Guattari par Lawrence Venuti, in *Translation and Minority*, Revue The Translator, 2015, p.139-41.

13 Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. London/New York: Routledge, 2018, p. 81.

teur de la traduction, nous sommes face à une naturalisation du texte. Dans ce cas, dans le texte traduit, le narrateur essaie de minimiser la distance entre le monde fictionnel étranger et le lecteur, puisque le monde fictionnel qui lui est présenté ressemble au sien. En revanche, s'il y a dans la traduction des éléments de culture spécifiques, soit des éléments apportant une information sur un pays, une culture, des caractéristiques sociales existant dans le texte original, le texte traduit aura suivi un processus d'étrangérisation, d'exotisation, favorisant une certaine innovation *de et dans* la langue, ainsi que l'élargissement de l'horizon culturel du pays qui fait la traduction, raison, selon moi, *sine qua non* du traduire.

L'exotisation tient compte des différences linguistiques et culturelles du texte étranger. Concrètement, on trouvera dans le texte traduit des mots et expressions étrangères, des tournures peu communes, des archaïsmes, des *anachronismes*, etc. Il est ainsi possible de vérifier comment les traducteurs ont traduit en s'attachant particulièrement aux éléments culturels présents dans les traductions, comme par exemple les expressions idiomatiques, les noms propres, les toponymes ou encore l'oralité. Venuti<sup>14</sup> admet volontiers que toutes les traductions sont inévitablement naturalisées, ce qui produit une réduction ethnocentrique du texte étranger aux valeurs culturelles dominantes. J'ajoute que plus un texte est naturalisé, moins il sera anachronique et que plus un texte est exotisé, plus il sera anachronique.

L'exotisation, conscience de l'autre, stratégie de traduction qui conduit à la connaissance de l'autre, se voit réhabilitée par la traduction littéraire, surtout en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. La traduction littéraire veille, dans la mesure du possible, à la préservation de l'identité culturelle de l'œuvre traduite et à la préservation de l'autre, de son altérité. La représentation de l'autre dans la traduction littéraire est une construction qui incorpore l'autre, l'étranger et qui oscille entre altérité, diversité, étrangeté et transculturalité. L'exotisation, qui dynamise et atteint une connaissance (trans)culturelle différente de la nôtre, provoque le choc de la nouveauté en tant que source créative. Le traducteur littéraire pénètre ainsi cet environnement du transculturel, l'environnement à la fois de la transgression et de l'innovation, apportant des formes littéraires inhabituelles pour transporter le lecteur dans l'environnement du texte traduit, compris comme un moyen de connaissance. C'est le cas par exemple, dans des traductions françaises du roman *Macunaíma* de Mário de Andrade, que Gérard de Cortanze publia en 1979 aux éditions Flammarion. Le traducteur français, Jacques Thiériot, explique que, là où Mario de Andrade cite des centaines d'espèces en termes de faune et de flore, lui, Thiériot, a traduit uniquement les noms d'espèces existant en français et a conservé les noms d'autres espèces d'origine indigène, en les transcrivant selon leur prononciation indigène :

“camuatás pirapitingas dourados piracanjubas uarus-uarás e bacus”

“camouatas pirapitingas dourados piracanjoubas ouarousouarás et bacous” (Traduction de Thiériot, chapitre V).

Le rythme est l'une des principales préoccupations du traducteur, équilibrant la traduction entre la naturalisation et l'exotisation du texte. Cet équilibre se retrouve dans la traduction d'entités mythiques ou folkloriques :

“papões, mauaris juruparis sacis e boitatás”

“croque-mitaines démons génies sacis et esprits follets”

(Traduction de Thiériot, chapitre V)

Thiériot a introduit, dans son texte en français, la légende de Saci Pererê, qui n'a qu'une jambe, farceur, aimant siffler et fumer la pipe, effrayant les animaux, surtout pendant la pleine lune. Les dictons et proverbes traduits par Thiériot sont, selon l'expression d'Antoine Berman, traduits « littéralement ». Ce n'est pas une traduction mot à mot, mais une traduction qui préserve le rythme, la longueur, allitérations et assonances et la morale dans le cas de *Macounaïma*. Thiériot a également pris en compte ce qu'il percevait comme un inventaire civilisationnel et culturel : pierres, dieux, démons et monstres. Il a conservé de cette manière l'étrangeté originelle des mots Tupi, comme dans l'énumération des poissons, laissant les noms indigènes comme reflet de la spécificité brésilienne.

## 5. Considérations finales : la littéralité comme exemple d'anachronisme

Comme énoncé ci-dessus, plus un texte traduit est adapté au public lecteur auquel il s'adresse moins le texte sera anachronique et moins le texte ne présentera de difficulté à la lecture puisqu'il diminuera la distance entre le lecteur et le texte 'original'. On peut penser, a priori, qu'une traduction littérale effacerait l'autre, l'étranger, le différent, dans le texte traduit. Bien au contraire. Pour illustrer ces deux visions opposées du monde, prenons le cas de la traduction de proverbes<sup>15</sup> que j'emprunte à Antoine Berman qui a une conception de la traduction littérale non-conventionnelle, puisque pour lui, elle a pour objectif de révéler l'autre, c'est-à-dire de montrer que le texte est un texte traduit. Pour la traduction de proverbes, le traducteur a deux alternatives : ou bien il recherche un proverbe « équivalent » dans la langue et culture dans laquelle il traduit, ou bien il traduit le proverbe littéralement. Ceci est tout à fait possible et ne signifie pas que le traducteur méconnaît le proverbe existant dans la langue dans laquelle il traduit. L'effet sera tout bonnement opposé car, en traduisant par un « équivalent » qui correspondrait à l' « original », que ce soit dans le cas des proverbes ou pas, le traducteur efface et neutralise la présence du texte étranger (l'original) dans la traduction, montrant un texte qui n'a pas l'air d'une traduction, un texte dans lequel on ne sent pas la traduction, qui tenterait d'effacer l'anachronisme inhérent à tout texte traduit. Mais c'est justement ce type de traduction que la majorité des lecteurs a l'habitude de lire. Ils ne veulent pas percevoir, au cours de leur lecture, qu'il s'agit d'une traduction. L'effet principal de ce genre de traduction est de rendre invisible les caractéristi-

ques du texte « original ». Ce serait comme traduire, par exemple, *Diadorim* (*Grande Sertão: Veredas*) de Guimarães Rosa, sans création de langage (sans néologismes ou agglutination), sans les nombreux procédés stylistiques, tout en sonorités, allitérations ou encore sans oralisation de la langue ou sans l'usage de la langue populaire dans le soliloque. L'effet de la traduction serait inverse si le traducteur révélait, au contraire, les idiosyncrasies du texte étranger dans la traduction. Berman prend en exemple le proverbe français 'le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt' que je peux traduire littéralement en portugais par 'o mundo pertence aos que (se) levantam cedo', que le lecteur brésilien comprend tout à fait. Il en est de même pour le lecteur français qui comprend si je traduis littéralement le proverbe brésilien 'Deus ajuda quem cedo madruga' par 'Dieu aide celui qui se lève tôt / très tôt'. Traduire un proverbe, c'est donc aussi traduire son rythme, ses allitérations, ses sonorités. C'est en traduire la lettre comme le dit Berman. Enfin, c'est traduire toute sa poéticité. On peut ainsi, d'une certaine manière, voir l'autre, si l'on traduit littéralement au lieu de se voir soi-même si l'on traduit par un « équivalent ».

L'anachronisme qui définit toute traduction par nature apparaît plus en clair lorsque l'on bouscule la langue, lorsqu'on la transgresse. La lecture n'est plus aussi fluide. Le texte présente des obstacles à la lecture, montrant qu'il s'agit d'un texte traduit, soit un texte qui n'a pas été écrit au départ, à l'origine, dans la langue-culture dans laquelle le lecteur le lit. Ces « obstacles » à la lecture renvoie le lecteur à un autre temps, à un autre espace, la traduction n'étant pas anhistorique. L'anachronisme est donc inhérent à toute traduction.

## Referências

ANDRADE, Mário de. **Macounaïma**. Trad. Jacques Thiériot. Paris: Flammarion, 1979.

ANDRADE, Oswald de. **d'Anthopophagies**. Trad. Jacques Thiériot. Paris: Flammarion, 1982.

BASSNETT, Susan; LEFEVERE, Andre. **Translation, History and Culture**. London: Pinters Publishers, 1998.

BERMAN, Antoine. **La traduction de la lettre ou l'auberge du lointain**. Paris: Seuil, 1999.

BERMAN, Antoine. **A tradução e a letra**. Trad. Marie Helene Torres, Andréia Guerini, Mauri Furlan. Tubarão: Copiart, 2013.

BERMAN, Antoine. **Pour une critique des traductions: John Donne**. Paris : Éditions Gallimard, 1995.

CASANOVA, Pascale. **La langue mondiale: Traduction et domination**. Pa-

ris: Éditions du Seuil, 2017.

CASANOVA, Pascale. **A língua mundial: Tradução e dominação**. Trad. Marie Helene Torres. Florianópolis/Brasília: Ed. UFSC/Ed. UnB, 2021.

MORO, Marie Rose. **Nos enfants demain, pour une société multiculturelle**. Paris: Odile Jacob, 2012.

PYM, Anthony. **Method in Translation History**. London/New York: Routledge, 2014.

TORRES, Marie-Hélène Catherine. **Variations sur l'étranger dans les lettres**. Arras: Artois Presses Université, 2004.

TORRES, Marie-Hélène Catherine. **Traduzir o Brasil literário: história e crítica**. Tubarão: Copiart, 2014.

Torres, Marie-Hélène Catherine, 2019, « A propos de la carte mondiale de la traduction: le décentrement vers le Brésil », In.: **Visions décentrées des Etudes Culturelles**, Silvia Amorim, Martine Bovo, Ilana Heineberg (Org.), Giorgio Pozzi Editore, Ravenna (Itália), 349p.

Torres, Marie Helene, "A problemática da retroconversão" In.: Guerini, Andreia, Torres, Marie Helene Catherine José Guilherme Fernandez (Orgs).  **Cadernos de Tradução Traduzindo a Amazônia**, 1, v. 41, 2021. Disponible sur <https://periodicos.ufsc.br/index.php/traducao/article/view/84952/47768>. Consulté le: 24/11/2022.

TOURY, Gideon. **In Search of a Theory of Translation**. Tel Aviv: Porter Institute, 1980.

TOURY, Gideon. **Descriptive Translation Studies and Beyond**. Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins, 2012.

VENUTI, Lawrence. Introduction. In: Translation & Minority. **The Translator**. v. 4, n. 2. Manchester: St. Jerome, 2015.

VENUTI, Lawrence. **The Translator's Invisibility: A History of Translation**. London/New York: Routledge, 2018.